

« La langue est-elle encore un système sémiotique ? » Notes sur les *Dernières leçons* d'Émile Benveniste

Gérard Dessons¹

Université Paris 8, Paris, França

La langue est-elle encore un système sémiotique au sens où le sont d'autres systèmes ? n'est-elle pas autre chose² ?

Il faut prendre garde à la puissance des termes qu'on manipule³.

Résumé: Cet article prend pour objet les *Dernières leçons* données par Émile Benveniste au Collège de France dans les années 1968 et 1969. On met en avant l'un des fondements de l'anthropologie de Benveniste, l'idée que le langage est l'analysant de la société et non l'inverse. Ce facteur d'interprétance est premier dans l'organisation générale de l'humanité, mais aussi dans cette parole silencieuse que suscitent les œuvres d'art. Cette position révèle l'existence d'une zone d'incertitude dans la réflexion du linguiste, pour lequel l'étude du langage n'est plus réductible à l'objectivisme rationnel du mode sémiotique mais le déborde nécessairement. Benveniste se prend ainsi à douter du statut radicalement sémiologique de la langue. À la logique d'une construction fermée et discontinue fondée sur le signe, il oppose une logique autre, ouverte et continue, fondée sur le modèle de la phrase, propre seulement au système singulier de la langue, le sémantique.

Mots-clés: Interprétance; Sémantique; Sémiotique.

Título: "A língua é ainda um sistema semiótico?" Notas sobre as *Últimas aulas* de Émile Benveniste

Resumo: Este artigo toma por objeto as *Últimas aulas* ministradas por Émile Benveniste no Collège de France nos anos 1968 e 1969. Coloca-se em evidência um dos fundamentos da antropologia de Benveniste, a ideia de que a linguagem é o "analysante" da sociedade e não o inverso. Esse fator de interpretância é o mais importante na organização geral da humanidade, mas também nesta fala silenciosa que suscitam as obras de arte. Essa posição revela a existência de uma zona de incerteza na reflexão do linguista, pela qual o estudo da linguagem não é mais redutível ao objetivismo racional do mundo semiótico, mas o ultrapassa necessariamente. Benveniste se coloca assim a duvidar do estatuto

¹ Professeur de langue et littérature à l'université Paris 8. Orcid: <https://orcid.org/0000-0002-9731-3876>. E-mail: gdessons@club-internet.fr.

² É. Benveniste, *Dernières leçons, Collège de France, 1968 et 1969*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2012. Cette note manuscrite est reproduite p. 86. Dorénavant, les citations extraites de cet ouvrage seront suivies du numéro de la page entre parenthèses.

³ *Dernières leçons*, p. 132. Note d'un étudiant assistant au cours d'Émile Benveniste (leçon 15, 24 mars 1969), p. 132.

radicalmente semiológico da língua. À lógica de uma construção fechada e descontínua fundada sobre o signo, ele opõe uma lógica outra, aberta e contínua, fundada sobre o modelo da frase, própria somente ao sistema singular da língua, o semântico.

Palavras-chave: Interpretância; Semântico; Semiótico.

Title: "Is Language Still a Semiotic System?" Notes about the *Last lectures* by Émile Benveniste

Abstract: This paper focuses on the *Last Lectures* given by Émile Benveniste at the Collège de France in 1968 and 1969. It highlights one of the foundations of Benveniste's anthropology: the idea that language analyzes society, and not the opposite. This interpretance factor is the most important in the general organization of humankind and also in a silent speech evoked by artworks. This position reveals the existence of an uncertainty zone within the linguist's thinking, in which the study of language is no longer reducible to the world's rational objectivism of the semiotic mode but necessarily exceeds it. Opposed to the logic of a closed and discontinuous construction based on the sign, it brings another one, open and continuous, based on the model of the sentence, which is specific to the unique system of language called the semantic.

Keywords: Interpretance; Semantic; Semiotic.

Le texte publié sous le nom de *Dernières leçons* est constitué par des textes de nature différente : d'une part, les notes prises par Benveniste pour la préparation de ses leçons au Collège de France, et d'autre part les notes prises par des linguistes ayant assisté à ces leçons⁴.

Le texte des *Dernières leçons* représente donc un dispositif complexe, qui donne à entendre la voix de Benveniste de deux façons : 1. La « voix de l'écriture » des notes préparatoires aux leçons, qui ont été reproduites, certaines en fac-similé ; 2. L'écho des propos réellement tenus par Benveniste le jour des leçons et qui n'ont pas été enregistrés, mais dont la trace subsiste dans les notes prises par plusieurs auditeurs.

Ainsi, on peut dire que le propos mis ici en exergue (« Il faut prendre garde à la puissance des termes qu'on manipule ») est « co-produit » par Benveniste et le public, puisqu'il s'agit d'une note prise par un auditeur. Elle restitue une attitude qui dépeint clairement l'éthique du chercheur qu'était Benveniste. Cette mise en garde, on l'entend aussi dans cette « Note sur le langage et la pensée » : « *Ni les linguistes ni les philosophes n'ont encore compris combien la réflexion sur le langage est chose difficile et dangereuse, comme la poésie pour Hölderlin "L'occupation la plus innocente et la plus dangereuse"*⁵ ». L'important est ici de lire bien : ce n'est pas le langage qui est dangereux, mais la *réflexion* sur le langage, la « manipulation » intellectuelle de ces termes – notions et concepts – capables de faire basculer l'idée même de langage.

⁴ Jacqueline Authier-Revuz, Jean-Claude Coquet, Claudine Normand. Ce protocole rappelle, évidemment, la démarche adoptée par Charles Bally et Albert Sechehaye qui ont rassemblé les notes prises par plusieurs auditeurs présents aux leçons données par Ferdinand de Saussure à l'université de Genève, en vue d'établir le texte du *Cours de linguistique générale*.

⁵ Il s'agit d'une note manuscrite conservée à la BNF : PAP. (05.34. f° 450/36). Cité dans Gérard Dessons, *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, Éditions In press, 2006, p. 209.

L'interprétance de l'art

On connaît la position de Benveniste sur la puissance du langage et sa faculté de donner sens au monde des locuteurs : « Il n'y a pas de science possible hors du langage » (p. 68). De science ni d'art. Les deux travaillent sur et à partir des valeurs qui sont propres à une société. « C'est la langue comme système d'expression qui est l'interprétant de toutes les institutions et de toute la culture » (p. 83). C'est pourquoi Benveniste peut énoncer que « la langue contient la société » (p. 79). Cette société qui est le milieu humain par excellence, n'existe pas dans la nature. C'est la langue qui l'informe et lui donne sens et existence.

La théorie de Benveniste – provocatrice, au regard de la doxa qui pose la société comme étant antérieure au langage – est remarquablement applicable aux œuvres d'art, dont elle invite à repenser la réception. Celles-là, contrairement aux rumeurs, ne parlent pas, bien que l'idée contraire soit répandue. En réalité cette métaphore ancienne s'est démétaphorisée pour devenir un fait de nature : les œuvres parlent (avec leur langage spécifique : plastique, musical, corporel). Sans voir que ce « parler » fait problème : qu'est-ce qu'une œuvre qui parle ?

L'origine de cette considération semble bien remonter au propos du poète Simonide de Kéos définissant la poésie comme une peinture parlante et la peinture comme une poésie parlante. J'ai développé ailleurs cette réflexion⁶, mais en dehors du rapport à Benveniste. Je la reprends ici à partir de l'idée de sémantique développée par le linguiste⁷.

Il faut partir du texte grec, lequel, contrairement à ce que la tradition a retenu, ne dit pas que la peinture est une poésie muette, mais une poésie *silencieuse* (*siôpôsan* ou *sigôsan*), au sens où *elle garde le silence* – ce qui est autre chose. Simplement, la traduction par « muette » est ambiguë. D'une part parce qu'elle ne distingue pas entre *mutité*, qui traduit un trouble physique (impossibilité de parler) et *mutisme*, qui exprime une attitude énonciative (l'état de « réserve »), au sens où le silence est encore du langage. D'autre part parce qu'une œuvre est pleine des paroles qu'elle suscite parmi un public qu'elle génère. Cette parole en puissance rejoint la conception de la signifiante sémantique selon Benveniste et de la langue comme interprétant anthropologique « C'est la langue comme système d'expression qui est l'interprétant de toutes les institutions et de toute la culture » (p. 83). Or, interpréter, c'est signifier, ou plus exactement « faire signifier » l'œuvre, qu'elle soit réalisée à partir du langage (un poème) ou qu'elle ne comporte aucun signe linguistique (comme une pièce musicale). Le protocole reste le même : c'est le discours interprétant qui donne à l'œuvre *sens* et *valeur*. Une note prise par un auditeur le 24 mars 1969 (leçon 15) précise qu'en vieux perse *lire* c'est, étymologiquement, « interroger », « questionner le texte écrit » (p. 128). Du point de vue théorique de la valeur, il n'y a pas de différence entre une œuvre plastique, une œuvre

⁶ G. Dessons, « La peinture est une poésie silencieuse », *La Licorne*, « Penser la voix », 41, 1997.

⁷ Notamment dans l'article « Sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, « Tel », 1974, p. 43-66.

musicale et une œuvre verbale. La même note prise lors du cours de la leçon 15 rappelle qu'on lit dans le *Philèbe* : « Le texte est muet » (p. 128). Comme la danse, comme la sculpture.

Lorsque nous prétendons « dialoguer » avec les œuvres d'art, selon une expression à la mode, ou les faire dialoguer entre elles, nous fondons en réalité l'illusion que l'œuvre (nous) parle. En réalité, c'est nous qui parlons, qui parlons ce parler devant une œuvre qui, par ce qu'elle est, nous fait « dire ». La valeur d'une œuvre est pure discursivité, pure subjectivité. Elle se tient toute dans les propos que l'œuvre suscite. Le processus artistique peut être décrit dans les termes qu'utilise Benveniste à propos de l'interprétation freudienne : « Les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyste que dans et par le "discours" qui leur confère l'authenticité de l'expérience⁸ ». Pour cette raison, les « souvenirs » restent des événements du présent.

Le fait que la position de Benveniste fonde linguistiquement le rapport entre l'œuvre et l'artisticité affirme le statut social de la valeur : « N'est social que ce que la langue dénomme » (p. 79). L'œuvre d'art non seulement n'échappe pas à ce statut, mais le fonde en nécessité pour constituer la culture, c'est-à-dire ce qui, pour un groupe humain, signifie. Le travail sur la valeur fonde cette « science de la culture⁹ » que Benveniste appelait de ses vœux.

Mais afin de fonder cette « culturologie », pour reprendre les mots du linguiste, il est nécessaire de dépasser le plan du sémiotique, qui travaille avec des signes, lesquels sont des unités discrètes, qui ne sont pas à la mesure du *continuum* d'un sujet. C'est, en revanche, à travers la notion de *phrase* qu'un sujet peut se constituer en face d'une œuvre comme en face de sa propre altérité :

Il est impossible de passer du « signe » à la « phrase », impossible de faire coïncider cette distinction avec la distinction saussurienne de « langue » et « parole », parce que le signe est discontinu et la phrase, continue. L'énonciation n'est pas une accumulation de signes : la phrase est d'un autre ordre de sens. On ne peut rien construire avec des unités. On ne peut pas les enchaîner dans ces continus que sont les phrases (p. 142).

La langue est une affaire de signes, c'est la leçon du saussurisme. Pourtant, ce n'est pas ce statut qui en fait un « interprétant » : « Si la langue peut être un interprétant général, c'est qu'elle n'est pas seulement un système où l'on manipule des signes. C'est le seul système dans lequel on puisse former des phrases » (p.143), c'est-à-dire le seul système dans lequel on puisse construire des unités à la fois langagières et subjectives. Pour cette raison il est nécessaire de

distinguer entre la langue en tant que système d'expression – sans laquelle il n'y a pas de société humaine possible – et la langue-idiome, qui est particulière. C'est la langue comme système d'expression qui est l'interprétant de toutes les institutions et de toute la culture (p. 83),

⁸ É. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966, p. 77.

⁹ É. Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, « Tel », p. 30.

en dehors de tout objectivisme d'ordre sémiotique. La langue dont il est question ici ne réfère à aucune langue empirique, mais à « la langue de base qui fonctionne comme un système de communication interhumaine » (p. 79). Cette « langue », c'est le langage.

L'anthropologie qui se profile dans la pensée de Benveniste lie ensemble le sujet et la société (par la relation réciproque de *je* et de *tu*) dans un rapport au langage qui est fondamentalement institutionnel en ce qu'il rapporte toute instance de parole à un ensemble de valeurs qui lui donne « sens ».

Le moment du doute

« On peut “dire la même chose” par la parole et l'écriture, qui sont deux systèmes convertibles l'un dans l'autre, parce qu'ils sont de même type. On ne peut pas “dire la même chose” par la parole et la musique, qui sont des systèmes de type différent » (p. 78). À première vue, cette affirmation de Benveniste n'offre aucune difficulté et ne peut qu'entraîner l'adhésion. Il est clair que si on peut formuler les mêmes propos par la parole ou par l'écrit, qui sont des systèmes compatibles, la musique ne permet pas de reformuler un discours, écrit ou oral.

Pourtant, on peut s'interroger sur la valeur des guillemets qui ensèrent ici l'expression « dire la même chose ». De quelque façon qu'on aborde le sens de cette expression, on se trouve confronté à un geste énonciatif, une marque d'oralité exprimant un certain recul, voire une forme de dénégation qui pourrait se transcrire de cette façon : *c'est la même chose* et, en même temps, *ce n'est pas la même chose*, du moins pas exactement. Et même si on minimise la portée de ces marques graphiques et qu'on les interprète comme de simples références doxologiques (avec le sens de « comme on dit ») ou métalinguistiques (« pour le dire vite »), on peut se demander s'il ne serait pas intéressant d'interroger cette non-différence affirmée entre le dire parlé et le dire écrit, c'est-à-dire de problématiser la nature de ce *même* de « la même chose ». En fait, le problème réside à la fois dans *le même* de cette chose dont on parle et dans la valeur du *dire* qui en désigne le procès.

Il y a chez Benveniste la fréquentation d'un inconnu du dire, une zone d'ombre, et cela tout au long de son travail. Un creusement possible, mais non encore réalisé. Rappelons que dans son étude sur Baudelaire il suggérait : « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal : “*Questions d'art – terrae incognitae*”¹⁰ ». Si on peut avancer que l'exploration du sémiotique a été faite par Saussure et sa théorie du signe, l'exploration à laquelle se livre Benveniste au cours de son travail est celle du sémantisme et du modèle linguistique de la phrase. Le poème ouvre ainsi, *par définition*, une voie inconnue du langage, qui appartient au langage au sens où elle le définit fondamentalement.

¹⁰ Il s'agit d'une étude que Benveniste projetait sur Baudelaire et sur le « langage poétique ». Voir Émile Benveniste, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.

Le pivot de la recherche est ici le travail sur Baudelaire. L'article « Sémiologie de la langue » (1969), qui aborde l'opposition du sémantique et du sémiotique par l'exemple des arts non verbaux, exclut de la discussion le travail du poète, alors que celui-ci apparaît clairement, problématisé, dans le texte sur Baudelaire : « Le poète combine des mots. Les mots sont le matériau sur lequel il travaille. Il est dès lors évident que, devenus matériau du poète, les mots ne peuvent plus être les “signes” de l'usage commun. Chaque poète utilise à sa manière ce matériau¹¹. » Les « signes » dans le poème sont toujours en situation, c'est-à-dire qu'ils impliquent une relation singulière et unique avec l'ensemble du système linguistique qu'est le poème. De ce point de vue, dans un poème chaque signe est une phrase, au sens où il relève de la logique de la phrase, c'est-à-dire du sémantique du langage.

Les guillemets, dans ce propos (« dire la même chose »), ont la même fonction que les questions qui jalonnent la réflexion de Benveniste : participer au travail de problématisation de la recherche. On voit ainsi s'affirmer, au cours de ses leçons, sous l'influence de la théorisation du couple sémiotique *versus* sémantique, le doute concernant la nature sémiotique de la langue.

Dans la leçon 4 du 6 janvier 1969, les notes prises par les auditeurs présentent la langue comme une « discipline sémiologique » (p. 73), conformément à la position de Saussure : « Saussure a cherché le *trait* par lequel on peut classer la langue. Faite de signes, elle est donc une discipline sémiologique » (p. 71). Dans la leçon 5 du 13 janvier 1969, le caractère sémiologique de la langue se voit même attribuer une valeur de paradigme : « La langue est elle-même un système sémiologique. Elle est, hiérarchiquement, le premier d'entre eux » (p. 80). Le doute va s'installer dans la leçon 7 du 27 janvier 1969 sous la forme d'un retrait vis-à-vis de la position de Saussure : « Je commence à douter que la langue appartienne réellement à la sémiotique. Ne serait-elle pas seulement l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques ? » (p. 86). Dans les notes prises le même jour par les auditeurs, le doute laisse place à l'affirmation en considérant les deux niveaux de signification comme une spécificité de la langue : « Contrairement à ce que Saussure pensait, c'est une propriété qui met la langue hors des systèmes sémiologiques » (p. 87). Si la langue est paradigmatique, elle ne l'est plus dans le seul registre du sémiotique, mais dans cette double signifiante.

Pourtant, dans la leçon 4 du 6 janvier 1969, tout en affirmant la nature sémiologique de la langue, Benveniste considère que cette caractéristique mérite examen :

Nous nous acheminons ainsi vers un nouveau problème. Comment se fait-il qu'il y a des systèmes sémiologiques ? Combien sont-ils ? Est-ce que ce sont toujours les mêmes systèmes ou des systèmes différents ? Et s'ils sont différents, en quoi le sont-ils ? Y a-t-il un rapport entre eux et s'il y en a un, quel est-il ? Saussure n'a posé aucune de ces questions. Il s'est borné à renvoyer à la sémiologie future la tâche de définir le signe, sa place, etc. Il a seulement dit que la langue était

¹¹ *Ibid.*

le système sémiologique le plus « important¹² ». Mais à quel point de vue ? Est-ce parce que la langue a le privilège de l'universalité ? (p. 71).

Cette série d'interrogations montre que la théorisation de Saussure pose en fait plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, et particulièrement la question de l'importance du système sémiologique de la langue, c'est-à-dire de la valeur paradigmatique du « système sémiologique le plus "important" ». Les guillemets ont certes ici la fonction de restituer les mots de Saussure, mais ils ont surtout le rôle de poser la question de la spécificité du système de la langue. Cette « importance », Benveniste y insiste plusieurs fois, consiste essentiellement dans l'auto-référence : « *aucun système sémiotique n'est capable de se prendre lui-même comme objet ni de se décrire dans ses propres termes* » (p. 85). Benveniste, comme il a coutume de le faire, avance par problèmes¹³. Ici, c'est la question des systèmes sémiologiques qui occupe le devant de la scène. On peut dès lors se demander si Benveniste n'est pas en train de travailler à sortir la langue du sémiotique, à l'image de ce qui semble se passer, à la même époque, dans son travail sur Baudelaire, particulièrement sur la nature de cette « langue poétique » qui défie la rationalité « signifie¹⁴ ».

L'écriture et le langage intérieur

Pour Benveniste, l'oralisation et l'écriture sont deux pratiques différentes, mais qui relèvent toutes les deux du langage. L'écriture, loin d'être une copie de l'oral est une « forme secondaire de la parole » (p. 131), elle est « de la parole même fixée dans un système secondaire de signes » (p. 132)¹⁵.

L'écriture doit donc être considérée comme un mode de langage à part entière. Sa connaissance fait partie de l'invention continue du langage : « L'écriture [...] n'est pas autre chose qu'une forme de la parole » (p. 131), de la même façon que la traduction n'est pas une prothèse palliant l'échec de Babel, mais une pratique inhérente au langage, impliquée par le jeu de l'altérité qui fonde, dans la langue, les rapports humains.

Contrairement au point de vue défendu par Saussure, le rôle de l'écriture tel que Benveniste le pense n'est donc pas de copier la langue, mais de participer à sa sémiotisation, ce qui est un moyen d'en approcher le « langage intérieur », notion que Benveniste emprunte à la psychologie¹⁶ :

¹² « La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes » (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1967, p. 33).

¹³ Voir G. Dessons, *Émile Benveniste, l'Invention du discours*, Paris, In press, 2006, p. 10-12.

¹⁴ Notion employée par Benveniste notamment dans son travail sur Baudelaire, où il oppose le signifie et l'iconique.

¹⁵ De la même façon, Benveniste considère que « la poésie est une langue intérieure à la langue » (*Baudelaire*, p. 132).

¹⁶ Voir les travaux de Jean Piaget, et surtout de Lev Vygotski. Voir la note suivante.

L'acte d'écrire ne procède pas de la parole prononcée, du langage en action, mais du langage intérieur, mémorisé. L'écriture est une transposition du langage intérieur, et il faut d'abord accéder à cette conscience du langage intérieur ou de la « langue » pour assimiler le mécanisme de la conversion en écrit (p. 94).

Le « langage intérieur » a ceci de particulier qu'étant « intérieur » il est « pour soi¹⁷ », c'est-à-dire qu'il est subjectif et sui-référentiel, au sens où sa référence est précisément cette intériorité.

Il est, en ce point, nécessaire de s'arrêter sur la notion de *langage intérieur*. Le psychologue Lev Vygotski (1934) affirme que « de toutes les questions concernant la théorie de la pensée et du langage, celle-ci est sans doute la plus embrouillée¹⁸ », avant tout, explique-t-il, à cause de l'imprécision de la terminologie qui tente de le définir. Voici la description qu'en donne Vygotski :

Le langage intérieur est un langage réduit au maximum, abrégé, sténographique [...]. Il est par sa structure syntaxique presque exclusivement prédicatif. [...] Le langage intérieur, dans lequel le sujet de la conversation et l'ensemble de la situation sont connus de celui même qui pense, est presque composé des seuls prédicats¹⁹.

La manière dont Benveniste décrit cette notion n'est pas éloignée de celle de Vygotski : « Le langage intérieur a un caractère global, schématique, non construit, non grammatical. C'est un langage allusif » (p. 94). Il faut entendre l'expression « langage non construit » comme désignant le langage non encore « réalisé », sans existence structurelle (« non grammatical »), en continuel devenir, infiniment non fini.

L'idée, enfin, que le langage intérieur est « allusif » exprime l'inachèvement, l'esquisse – un lieu en perpétuelle ébauche. Avec le langage allusif on se trouve du côté de la mention, de l'évocation, ce dont Benveniste fait l'expérience dans son travail sur *Les Fleurs du mal* : « Baudelaire ne décrit jamais, il évoque²⁰ ». L'évocation ou la suggestion sont les deux modes d'élection des écrivains symbolistes, à l'image de Mallarmé, qui prône la suggestion contre la nomination. On se trouve ici devant l'activité même du poème, dont la signifiante ne se fait pas dans le discontinu du signe mais dans le continu du rythme. Le modèle n'est pas le fermé du signe, mais l'ouvert du rythme. Non le mot et sa clôture conceptuelle, mais la phrase et son infini devenir.

¹⁷ L. Vygotski, *Pensée et langage*, traduction de Françoise Sève, 3^e édition, Paris, La Dispute/ Snédit, 1997. « Le langage intérieur est un langage pour soi. Le langage extériorisé et un langage pour les autres » (p. 442).

¹⁸ L. Vygotski, *ibid.*, p. 439.

¹⁹ L. Vygotski, *ibid.*, p. 341-342. « Le langage intérieur est quand même un langage, c'est-à-dire une pensée liée au mot. » (p. 489).

²⁰ É. Benveniste, *Baudelaire*, p. 197. « L'évocation est une catégorie capitale chez Baudelaire et peut-être en général en poésie » (p. 121). « Le signe poétique est bien, matériellement, identique au signe linguistique. Mais la décomposition du signe en signifiant-signifié ne suffit pas : il faut y ajouter une dimension nouvelle, celle de l'évocation : qui réfère non à la réalité (concept du langage ordinaire) mais à la "vision poétique de la réalité" » (p. 138).

Le langage intérieur est donc du côté du possible, ou plutôt du côté de *l'intenté*, concept phénoménologique repris par Benveniste²¹. Ce terme recèle l'idée d'une force du langage qui prend forme dans l'acte d'énonciation *sans pour autant cesser d'être une force*, une dynamique.

En convoquant la « langue » du langage intérieur, Benveniste déplace le regard du linguiste vers l'informel, pensé dans les termes du spécifique : « Le langage intérieur est rapide, incohérent, parce qu'on se comprend toujours soi-même » (p. 95). Il n'est pas indifférent que l'incohérence soit un des lieux du sens chez les symbolistes, avec leur quête de l'impossible comme finalité. « C'est toujours une langue *située*, dans un contexte présent, qui fait partie de la condition de langage, donc intelligible pour le parlant et pour lui seul » (*ibid.*). Cette « langue » est la condition de l'individuation subjective. « Située », et « dans un contexte présent », elle est la condition de l'instanciation, dans la mesure où elle « fait partie de la condition de langage ».

L'invention d'un signe iconique

Alors que Saussure « défend l'idée banale de l'écriture comme système subordonné à la langue » (p. 95), Benveniste propose « d'imaginer un "signe iconique" (ou "symbolique" [...]) qui associerait la pensée à une matérialisation graphique » (*ibid.*), et cela « *parallèlement* au "signe linguistique" associant la pensée à sa verbalisation idiomatique » (*ibid.*). Cette « iconisation de la pensée » se présente comme un dispositif nouveau qui « supposerait probablement une relation d'une autre espèce entre la pensée et l'icône qu'entre la pensée et la parole, une relation moins littérale, plus globale » (*ibid.*). Simplement, ce dispositif iconique n'implique pas qu'il se substitue au système significatif. En effet, « le langage iconique est néanmoins un langage particulier du fait que le système significatif est utilisé comme système iconique, ou dirait-on mieux : que le principe iconique se surajoute au principe significatif²². »

On ne sait pas à quoi pensait précisément Benveniste, mais on peut se demander si l'expérience graphique du *Coup de dés* de Mallarmé n'en serait pas proche, en ce qu'elle met en scène une rythmique qui est le mouvement d'une pensée.

C'est bien, en tout cas, la matérialisation graphique d'une pensée qu'a perçue Paul Valéry devant ce poème, comme il l'a confié au directeur des *Marges* : « Il me sembla de voir la figure d'une pensée, pour la première fois placée dans notre espace²³ » D'autre part, dans

²¹ « En prose les signifiés sont agencés en vue de l'intenté. Et l'intenté est l'idée à énoncer. Or l'intenté est une certaine référence au monde, concret ou abstrait, il n'importe. C'est un mode conceptuel. / En poésie l'intenté n'est pas conceptuel, mais "affectif". C'est pour produire sur les sens telle impression que les mots sont agencés. Il n'y a donc pas d'intenté au sens d'une idée à communiquer, mais une expérience (= quelque chose de *vécu*) à faire ressentir, et cela au moyen de mots qui ont un sens et une référence » (É. Benveniste, *Baudelaire*, p. 448).

²² É. Benveniste, *Baudelaire*, p. 34.

²³ Paul Valéry, lettre au directeur des *Marges* (1920), *Variété*, dans *Œuvres complètes*, t. 1, p. 624-626. Le commentaire de Valéry se termine de cette façon : « Ici véritablement l'étendue parlait, songeait, enfantait des formes temporelles ».

la même lettre Valéry rapporte la manière dont Mallarmé a lu devant lui son poème : « Il se mit à lire d'une voix basse, égale, sans le moindre "effet", presque à soi-même²⁴. » Le propos est bien connu, mais on n'a peut-être pas assez souligné combien la manière de *dire* cette grande phrase graphique était proche ici de l'activité du langage intérieur, dans la mesure où elle organise l'éviction du public – ici Paul Valéry – tenu, par la lecture, hors de la scène du poème lu par Mallarmé « presque à soi-même ».

Émile Benveniste ouvre la leçon du 2 décembre 1968 (première des quinze séances données durant l'année universitaire 1968-1969) en posant l'exigence d'une linguistique critique : « Telle que je la comprends, la linguistique générale est la linguistique qui s'interroge sur elle-même, sur sa définition, sur son objet, sur son statut et sur ses démarches (p. 60) ». Parce que la méthode se déplace avec l'objet qu'elle étudie – et inversement – l'activité de la linguistique générale est celle d'une « interrogation sans fin qui se développe, qui se renouvelle à mesure que l'expérience du linguiste s'approfondit et que son regard s'étend (p. 60). La linguistique n'ayant d'autre objet qu'elle-même, son devenir est celui d'une « interrogation sans fin ». Son statut d'être à la fois l'objet et le sujet de la réflexion est le modèle même des sciences humaines : être à la fois l'objet de l'étude et le sujet de cette étude.

Références

BENVENISTE, Émile. Coup d'œil sur le développement de la linguistique. *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966.

BENVENISTE, Émile. Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne. *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966.

BENVENISTE, Émile. Sémiologie de la langue. *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, « Tel », 1974.

BENVENISTE, Émile. *Baudelaire*, présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.

BENVENISTE, Émile. *Dernières leçons, Collège de France, 1968 et 1969*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2012.

DESSONS, Gérard. La peinture est une poésie silencieuse, *La Licorne*, « Penser la voix », 41, 1997.

DESSONS, Gérard. *Émile Benveniste, l'invention du langage*, Paris, Éditions In press, 2006.

SAUSSURE, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1967.

VALÉRY, Paul. Lettre au directeur des Marges (1920), Variété, dans *Œuvres complètes*, t. 1.

²⁴ *Ibid.*, p. 623.

VYGOTSKI, Lev. *Pensée et langage*, traduction de Françoise Sève, 3e édition, Paris, La Dispute/Snédit, 1997.

Recebido em: 15/11/2019.

Aceito em: 16/01/2020.